

centre  
de  
création  
contemporaine  
olivier  
debré

galerie expérimentale 2017

alter-climax

cyprien gaillard / emeric lhuisset / katie paterson laurent

pernot / eric van hove

25 mai - 11 juin 2017

vernissage mercredi 24 mai à 18h30

une collaboration entre le CCC OD et université François Rabelais de Tours



## galerie expérimentale 2017

### alter-climax

cyprien gaillard / emeric lhuisset / katie paterson / laurent  
pernot / eric van hove

25 mai - 11 juin 2017

vernissage le 24 mai à 18h30

La galerie expérimentale est une expérience menée entre le centre d'art contemporain CCC OD et l'Université François Rabelais de Tours, qui proposent ensemble cette formation professionnalisante aux pratiques curatoriales. Depuis 2003, un groupe d'étudiants de Licences 3 de toutes disciplines peuvent ainsi chaque année organiser une exposition d'art contemporain au CCC OD, encadrés par un enseignant d'Histoire de l'Art et l'équipe du centre d'art.

En expérimentant à l'échelle 1 tous les aspects liés à l'organisation d'un tel événement, en dialoguant avec des artistes, des galeries et des institutions reconnues, ils bénéficient d'une véritable immersion dans les enjeux artistiques et professionnels d'une exposition d'art contemporain.

La Galerie Expérimentale est l'un des aspects les plus représentatifs des activités de formation menées par le CCC OD avec son Bureau des Etudiants. Depuis sa création, le CCC OD accompagne en effet les étudiants tourangeaux dans leur découverte de l'art d'aujourd'hui tout au long de leur cursus universitaire.

#### L'exposition « Alter-Climax » :

La question écologique est au coeur des préoccupations contemporaines. Depuis la Révolution Industrielle, l'Humanité est en effet devenue le principal acteur de l'évolution de son environnement naturel, modifiant les climats, les sols, jusqu'à marquer la couche terrestre de son empreinte indélébile. L'avènement de cette nouvelle période géologique, que l'on s'accorde à désigner sous le nom d'« Anthropocène », amène à regarder autrement les rapports que l'Homme entretient avec le monde qui l'entoure. Elle invite à penser cette cohabitation sur le long terme et à envisager la potentialité qu'elle prenne fin.

*Alter-Climax* ne propose cependant pas la vision d'un conflit entre l'Homme et la Nature, considérés comme deux entités distinctes. A la facilité des images qui ont recours à une stratégie du choc pour dénoncer la catastrophe écologique en cours, l'exposition privilégie des oeuvres qui mettent en perspective notre rapport à l'environnement au-delà de notre vécu immédiat.

Images d'un passé prêt à se reproduire, d'un futur qui n'aura peut-être pas lieu, les oeuvres induisent une forme d'intemporalité qui dépasse l'échelle du temps humain.

Le montage de plusieurs levers et couchers de soleil, dans *Until the Sun* de [Laurent Pernot](#), recrée un cycle qui ne connaît pas de fin, tout comme l'oeuvre de [Katie Paterson](#) retranscrit la rotation inlassable de la Terre.

Face à cette donnée temporelle, le paysage tient une place privilégiée, portant les signes d'un environnement où la vie humaine pourrait bien finir par n'être présente qu'à l'état de ruine. Dans sa série *The Last Water War, Ruins of a Future*, [Emeric Lhuisset](#) immortalise ainsi l'emplacement désertique de l'ancienne cité Irakienne de Girsu, disparue suite à une guerre de l'eau.

Dans la série de gravures *Believe in the Age of Desbelief*, [Cyprien Gaillard](#) projette, quant à lui, notre architecture moderniste dans un paysage futuriste où elle semble incarner la trace d'une époque révolue tandis que la végétation reprend ses droits.

L'attention portée sur les phénomènes naturels et leurs désordres, dont on peine à toucher la réalité, montre aussi la possibilité qu'à l'art de rendre présent ce que l'on ne peut saisir dans sa matérialité. Tournant au rythme de la Terre, le vinyle de [Katie Paterson](#) dans *As the World Turns*, étire *Les Quatre Saisons* de Vivaldi sur vingt-quatre heures, interpellant sur les transformations que ce cycle naturel peut connaître.

Dans la vidéo *Making Sidi Ali Rainbows*, [Eric van Hove](#) crée des arcs-en-ciel par l'association des principes vitaux : eau et souffle. Mise en scène dans une piscine vide, la dépense de l'une et de l'autre, jusqu'à leur épuisement, montre toute l'ambiguïté de notre situation.

*Alter-Climax* donne à voir comment les artistes se saisissent de cette révolution géologique dans laquelle nous sommes entrés, comme d'un nouveau moteur de réflexion et de création permettant de penser à la fois la fin d'une société et l'éternel renouveau du monde.

La Galerie Expérimentale est organisée en collaboration avec [l'Université François Rabelais de Tours](#).

L'exposition «*Alter-climax*» a été réalisée par douze étudiants de Licence 3 regroupés autour de [Frédéric Herbin](#) enseignant en Histoire de l'art à l'Université François Rabelais et de [Delphine Masson](#), chargée d'expositions au CCCOD dans le cadre d'une formation à la pratique de l'exposition et à la médiation en art contemporain.

Les organisateurs : [Julia Baudry](#), [Mathilde Colas](#), [Laura Ghirardello](#), [Florie Grall](#), [Katia Jugi](#), [Chloé Lissonnet](#), [Bérénice Mainot](#), [Emma Pagé](#), [Mélicha Pèbre](#), [Emmanuelle Potdevin](#), [Thibault Salais](#) et [Coralie Varlet](#), étudiants en Licence d'Histoire de l'art.

Tutrice : [Rachel Emard](#), étudiante en Master 2 d'Histoire de l'Art.

Remerciements : FRAC Franche-Comté, Besançon ; Galerie Bugada & Cargnel, Paris.

centre  
de  
création  
contemporaine  
olivier  
debré



## cyprien gaillard



Belief in the age of disbelief, l'arbre incliné / étape VI, 2005.

Gravure. Courtesy galerie Bugada & Cargnel

Né en 1980 à Paris, Cyprien Gaillard grandit aux Etats-Unis près de la Silicon Valley. Dès son adolescence il explore les paysages à l'abandon et réalise ses premières expériences de Land Art. Il intègre l'Ecole Cantonale d'Art de Lausanne en 2004 et obtient le prix Marcel Duchamp en 2010. En 2011, il présente son exposition « UR » au Centre Pompidou. Par le biais de nombreux médiums, comme la sculpture, la peinture, la photographie ou encore la vidéo, il étudie la place de l'homme dans l'environnement, notamment à travers l'architecture, influencé principalement par le concept d'entropie.

« Mon travail commence là où l'archéologie s'arrête ». Cyprien Gaillard fasciné par les ruines s'intéresse de près aux rapports entre architecture et nature. Au travers de ses œuvres il donne à voir un hypothétique futur dans lequel l'Homme trouve plus ou moins sa place avant de s'effacer complètement. Cyprien Gaillard s'attaque aux hiérarchies, celles de l'histoire, des objets et des paysages au sein de la ville, mais aussi au sein de l'histoire de l'art. Traditionnellement l'archéologie met en lumière les vestiges d'une époque lointaine dont la valeur semble être conférée par l'ancienneté. Cyprien Gaillard détourne ces rapports au passé pour considérer des objets contemporains et en faire des « ruines » modernes. Qu'est-ce qui justifie qu'un site et/ou sa représentation vaille mieux qu'un autre ? Il voit en effet dans les barres d'immeubles désaffectées des « sculptures artistiques » qui l'inspirent pour sa propre création.

Dans sa série *Believe in the Age of Disbelief*, il s'amuse à brouiller les limites du temps en jouant avec les anachronismes. Ici, des tours d'habitations côtoient des paysages naturalistes tout droit sortis de gravures flamandes.

Ce choix de médium évoque la production naturaliste de peintres et graveurs tels que Rembrandt, Hachaert ou Anthonie Waterloo. Mais par rapport à ses prédécesseurs, avec la série *Belief in the Age of Disbelief*, Cyprien Gaillard cherche un équilibre entre différentes conceptions du paysage pour atteindre une certaine harmonie et créer une forme d'intemporalité. Par l'utilisation de la gravure il rompt avec la traditionnelle hiérarchie des genres. En effet, le soin et la délicatesse induits par l'utilisation de la gravure procurent à l'œuvre un aspect précieux, inhabituel dans les représentations d'immeubles contemporains. Avec *Belief in the Age of Disbelief* Cyprien Gaillard crée un monde qui pourrait évoquer un état post-anthropocène, un imaginaire où la cohabitation de l'homme et de la nature ne serait plus un objet de préoccupation.

## emeric lhuisset



«last warter war, ruins of a future», 2016. photographie  
© Emeric Lhuisset

Photographe, Emeric Lhuisset, vit entre la France et le Moyen-Orient. Formé à l'école des beaux-Arts de Paris, il a également étudié la géopolitique à l'École Normale Supérieure de Paris. Cette double compétence au cœur de son œuvre, lui a permis de remporter plusieurs prix, notamment celui de Paris jeunes talents en 2011. Sa démarche particulière pourrait se rapprocher de celle d'un chercheur. Travaillant principalement sur la représentation du conflit, la première étape de son travail est l'analyse géopolitique du terrain. Il s'est ainsi rendu dans divers pays instables tels que le Pakistan, l'Irak, la Colombie, l'Afghanistan, la Syrie ou encore l'Ukraine. Par ses œuvres plastiques il essaye de retranscrire ces sujets d'actualités à travers la notion de réel.

Les photos de la série *Last water war, ruins of a future* nous offrent un paysage de désolation. Emeric Lhuisset joue de la réduction chromatique et de l'absence de personnages pour accentuer l'aspect désertique. Les trois photographies choisies proposent de pénétrer cette zone aride du Sud de l'Irak, à travers le grand tirage mural, ou bien de prendre de la hauteur grâce aux vues aériennes. Sa volonté est de livrer au public des informations que les médias ne transmettent pas, fruits de ses enquêtes de terrain et voyages. Cette image de l'Orient n'est en rien idyllique, sans pour autant en donner une vision morbide. Le spectateur se retrouve fasciné par des paysages emplis de mystère.

Le site de Girsu, ici choisi, est historiquement très important. Il est situé dans le Sud de l'Irak, dans l'ancienne Mésopotamie, là où l'Euphrate et le Tigre sont les deux principales sources d'approvisionnement en eau. Cette zone fut le théâtre, il y a plus de 4000 ans, de la « première guerre de l'eau ». Le royaume-cité de Lagash, dont la ville Girsu était la ville principale entra en conflit avec le royaume d'Umma. Les deux royaumes se disputaient notamment une zone particulièrement importante pour l'agriculture, et très irriguée : le *gu.eden.na*. L'eau était alors revêtue d'une telle importance que les rois des différents royaumes avaient comme responsabilités la gestion de l'eau, et les infrastructures liées à elle : ports, lacs artificielles, digues, canaux et ponts. Le pont de Girsu, photographié par Emeric Lhuisset, est le plus vieux pont connu.

Si les photographies présentent des ruines du passé, il pourrait également s'agir de ruines du futur. Les conflits actuels qui meurtrissent le pays sont doublés d'une tension concernant l'eau : la Turquie, avec le projet Gap, construit 22 barrages dans le bassin versant de l'Euphrate et du Tigre. L'Irak et la Syrie reprochent à la Turquie de ne pas laisser un débit d'eau assez important. S'ajoute à cela un triplement de la population Irakienne, mais aussi et surtout, une multiplication des sécheresses. L'Homme joue un rôle prépondérant dans le manque d'eau que connaît l'Irak : le projet turque en est la preuve. Mais l'accroissement en nombre et en puissance des sécheresses est une conséquence du dérèglement climatique influé par l'Homme. Ainsi, une guerre de l'eau est de nouveau probable dans cette région, 4000 ans après la première.

## katie paterson



Katie Paterson – *As the World Turns*, 2010  
Tourne-disque modifié  
Collection Frac Franche-Comté © Katie Paterson,

La préoccupation écologique que présente l'exposition *Alter-Climax* est au centre du travail de Katie Paterson.

Née en 1981 à Glasgow, cette artiste vit et travaille à Londres ainsi qu'à Berlin. Portant un grand intérêt à la Science, son travail passe parfois par une collaboration avec des nano-technologistes, des artificiers ou encore des généticiens. A travers des oeuvres explorant différents médiums et techniques, elle interroge notre univers et nous met en relation avec celui-ci.

L'oeuvre réalisée en 2010, *As the world turns*, présente un tourne-disque dont la rotation est synchronisée avec celle de la Terre. Un tour complet du disque s'effectue donc en vingt-quatre heures. En tournant, l'appareil diffuse la pièce *Les quatre saisons* composées par Vivaldi au début du XVIIIème siècle. Le mouvement du disque, ainsi rendu particulièrement lent, est imperceptible à l'œil nu et le son est totalement étiré. Quatre années sont nécessaires pour que la composition soit jouée entièrement.

L'aspect cyclique, rappelé par le disque et les saisons, est une idée présente dans la majorité des oeuvres de cette exposition.

Grâce à un objet familier dans le quotidien de chacun, Katie Paterson propose de s'arrêter pour porter attention à la Terre et sa rotation que nous ne pouvons percevoir habituellement. Le spectateur prend conscience de son environnement et de ses infimes détails, il est en relation immédiate avec celui-ci. Il prend le temps d'écouter et de regarder dans l'attente d'une note de musique ou d'un mouvement de disque. Le son attendu se manifeste finalement sous forme de craquements presque inaudibles, s'ajoutant à l'immobilité du disque, rendant alors l'oeuvre insaisissable.

Le visiteur porte enfin attention au monde naturel dans lequel il évolue et sur lequel il engendre désormais des changements irréversibles, notamment sur le cycle saisonnier. Le temps est suspendu et l'on se recentre sur l'essentiel, la Terre, qui n'a pas cessé et ne cessera jamais de tourner.

## laurent pernot



*Until the Sun*, 2012, Vidéo HD, Son stéréo, 10,40 min  
© Laurent Pernot – ADAGP – 2012

Né en 1980 à Lons-le-Saunier, Laurent Pernot est diplômé d'une maîtrise de Photographie & Multimédia de l'Université de Paris ainsi que d'une formation du Studio national des arts contemporains, Le Fresnoy. Dans ses œuvres, Laurent Pernot s'intéresse notamment aux notions du temps, de l'éphémère et de l'éternité, du visible et de l'invisible, de l'être humain et de la Nature à travers les thèmes de l'identité, de la mémoire, de la fragilité, de l'origine et des limites du vivant. L'artiste utilise de nombreuses formes d'expression – installations, vidéos, objets, photographies... – avec lesquelles il expérimente la temporalité de manière poétique et immersive. Selon lui, sa démarche consiste « à instaurer un rapport poétique au temps qui englobe le passé et le futur, le proche et le lointain, afin de mieux comprendre ce que nous sommes, ce qui fait de nous des êtres à la fois détachés et indissociables du monde dans lequel nous évoluons ». Lauréat du Prix SAM pour l'art contemporain en 2011, Laurent Pernot réalise de nombreuses commandes, résidences et expositions en France et à l'étranger, notamment des expositions personnelles : *Once upon a time* en 2005 à la Fondation Miro de Barcelone, *Ruée vers la perdition* en 2011 au Palais de Tokyo à Paris, *Une fraction d'infini* en 2015 au Musée d'Art Moderne de Moscou, ainsi que *The hope that still remains* en 2016 à la galerie Odile Ouizeman à Paris.

Présentée lors de l'exposition *Procès du Singe* en 2012 à la Galerie Odile Ouizeman à Paris, l'œuvre *Until the Sun* est inspirée du culte du dieu Rê, déification du soleil dans l'Égypte ancienne, qui parcourt le ciel pendant la journée. La vidéo dévoile ainsi une série de paysages dans laquelle apparaissent plusieurs levés et couchés de soleil. La végétation s'épanouit et se transforme dans un temps accéléré et dans un espace qui semble à la fois réel et virtuel, où l'homme est absent. La Nature semble se suffire à elle-même : elle évolue et se reproduit continuellement tel un cycle sans fin. La musique accompagnant ces images est composée en 2012 par le groupe Astrowind, adepte des synthétiseurs analogiques et qualifiant sa musique de « paleopsychedellic ambient ». Ce mélange entre électronique vintage et paysages inhabités plonge le spectateur dans une atmosphère étrange et fictive, dont on peine à saisir la temporalité. Les images retranscrites sur bande VHS et noir et blanc évoquent un temps à part, témoignant d'un passé ou d'un futur, proche ou lointain... Ainsi, le cycle ininterrompu de paysages se désagrège : les images sont comme altérées et vieilles, tandis que la musique est bruitée à dessein, générant des crépitements pouvant évoquer la pellicule usagée d'un vieux film. L'ensemble paraît nous rappeler la menace constante de l'Homme sur l'environnement naturel, mais également le témoignage qu'il laisse de son passage.



## eric van hove



*Making Sidi Ali rainbows* (2011) video - 16:9 ratio - 2,5 mi  
© Eric van Hove

Éric van Hove est un poète et artiste belge, né en 1975 à Guelma en Algérie. Il grandit au Cameroun, mais se forme entre Bruxelles et Tokyo. Il étudie notamment la calligraphie japonaise traditionnelle à l'université Gakugei, où il réalise des installations et des performances poétiques ainsi que des publications de poèmes et d'écrits engagés. Aujourd'hui, il réside à Marrakech, mais ses voyages sont au cœur de sa pratique et constituent un authentique positionnement artistique. Son travail nomade se développe véritablement à une échelle mondiale et met en évidence des problématiques à la fois globales et locales. Ses créations sont très diverses : installations, photographies, vidéos, œuvres éphémères, oratoires... Ses interventions réalisées aux quatre coins de la planète visent à souligner l'universalité primordiale traversant la diversité des cultures. Outre sa participation à de nombreuses expositions collectives sur tous les continents, et quelques expositions monographiques, sa première exposition personnelle française intitulée « V12 Laraki » a eu lieu au CCC de Tours durant l'été 2013.

*Making Sidi Ali Rainbows* est une vidéo de trois minutes réalisée à Marrakech en 2011. L'artiste se tient debout dans une piscine vide dans l'axe d'un rayon de soleil, et recrache répétitivement de l'eau pour y former un arc-en-ciel. Ce geste simple et poétique pourrait sembler anodin, voire naïf ; mais il porte un message dont on ne comprend la portée qu'au moment où toute l'eau est épuisée, mettant ainsi fin à la performance. La consommation progressive de l'eau, jusqu'à sa perte, reflète à échelle réduite le phénomène mondial d'épuisement des ressources de la planète. Au premier abord, cette scène ne permet pas de se situer géographiquement. Cependant, l'eau provient d'une bouteille en plastique d'une célèbre marque marocaine, Sidi Ali, qui nous apporte une indication géographique. Etant donnée le problème d'accès à l'eau potable particulièrement présent dans ce pays, l'utilisation à perte de l'eau par l'artiste peut interloquer le spectateur. La mise en scène dans une piscine vide accentue cette ambiguïté. Pourtant, ce geste pointe un phénomène planétaire de disparition des ressources vitales qui ne surprend pas au quotidien. Notre rapport à l'eau est illustré par l'épuisement du souffle de l'artiste, en somme la disparition de la vie.